

tombai malade, mes dernières ressources s'épuisèrent... votre amie me connut alors... elle me secourut... Je ne me plains pas de cette dernière humiliation : c'était la voie de la Providence ! elle me ramène aujourd'hui vers vous, pour recevoir votre généreux pardon et pour espérer peut-être celui de mon père !”

Madame Vernon pleurait... “ Prions ensemble, dit-elle.

— Et quoi ! vous pensez que mon père, même sollicité par vous, ne me pardonnera pas ?

— J'espère tout de la bonté divine, qui répand sa douce influence sur le cœur de l'homme : votre père pardonnera... mais peut-être faudra-t-il du temps !

— Je remets mon sort entre vos mains. Puisse-t-il pardonner, si ce n'est à sa fille coupable, au moins à son petit fils innocent !

— Où donc est-il, ce cher enfant ?

— Il est à l'école mutuelle. Pauvre, il reçoit l'éducation des pauvres. Mais il est beau, aimable, intelligent...

— Ah ! Stéphanie, je mourrai à la peine, ou, tous, nous ne formerons plus qu'une seule famille.

— Dieu vous entende ! Que je voie mon Philippe sur les genoux de son aïeul, et que je meure... je serai contente.”

En disant ces mots, elles s'embrassèrent encore et se séparèrent.

## V.

### LE JOUR DES ROIS.

C'est une belle fête que l'Épiphanie, grave et solennelle à l'église, où elle nous montre, en la personne des rois voyageurs, la gentilité tout entière prosternée aux pieds de celui qui reçut toutes les nations en héritage ; touchante au foyer de la famille, où souvent elle rassemble des parents longtemps divisés, où une douce cordialité renoue des liens relâchés, et rattache la vie domestique des cœurs que le monde entraînait dans une voie brillante et trompeuse. M. Vernon avait soigneusement conservé ce goût des réunions, des fêtes de famille, ce culte des pénates, trésor fécond pour le vieillard en souvenirs touchants, et pour le jeune homme en enseignements salutaires ; aussi la solennité des rois se célébrait-elle chez lui avec une splendeur et une liesse antiques. La table, ce jour-là, était ornée de toutes les richesses accumulées par plusieurs générations : ce beau linge venait d'une grand, mère flamande, qui avait rempli les armoires des blancs produits de Bruges et de Courtray ; cette massive argenterie avait été l'amour d'un aïeul, homme de goût et de noble magnificence ; un frère, capitaine de navire, avait apporté de l'Asie ces porcelaines transparentes ; et ces cristaux étincelants avaient été choisis par M. Vernon lui-même dans les fabriques de l'Allemagne. Camille surveillait tous les apprêts avec un soin de femme aimable et de ménagère attentive ; ses enfants l'entouraient, légitime orgueil de leur mère : ils étaient beaux, élégants, mais surtout bons et naïfs, Euphémie, l'aînée, avait arrangé une corbeille de fruits où se confondaient les riches couleurs de l'arrière-saison ; elle se complaisait dans son ouvrage, et le retouchait avec le goût patient d'un artiste. Hector lisait gravement le *Voyage en Zig-Zag*, de Troppfer, et le petit Aymar, couché devant le foyer, sur un tapis d'hermine, avait amoncelé autour de lui des livres, des jouets et des images. Un coup

de sonnette se fit entendre. “ Voilà papa ! ” Et peu d'instants après les trois enfants se disputaient les baisers de leur père. Camille regardait avec un attendrissement secret ce groupe où se confondaient la vieillesse et l'enfance ; ces cheveux noirs et blonds se mêlant à une chevelure blanchie, ces jolis visages auprès de ce front sévère, où le temps, le travail et le chagrin, avaient tour à tour imprimé leur sceau.

Quand son époux s'approcha d'elle, elle lui tendit la main : “ Vous n'avez invité personne ? dit-il.

— Non, mon ami.

— Tant mieux ; ce sont mes meilleures fêtes que celles où je me trouve seul avec les enfants, et avec vous.

— Madame est servie ! dit un domestique ouvrant la porte du salon.

— Allons, ma bonne Camille.”

Ils se mirent à la table ; le repas fut gai et animé par le sincère bonheur des enfants. Elevés chrétiennement, ils respectaient leurs parents ; élevés au sein de la famille, ils n'avaient pas appris à chercher d'autres amis que leur père et leur mère, et quand leurs cœurs débordaient de joie, c'était dans l'âme de ces amis du berceau qu'ils aimaient à s'épancher.

Le dessert arriva, et avec lui le gâteau tant attendu, le gâteau des Rois ? Madame Vernon le divisa et plaça sur une assiette une sixième portion ; aussitôt le petit Aymar s'écria :

“ Pour qui fais-tu cette part ? maman, je te prie,

— C'est la part des étrangers, des pauvres, des amis du bon Dieu, mon cher petit.

— Et vous ne les oubliez jamais, Camille, dit affectueusement M. Vernon. Cette part a, je gage, sa destination.

— Il est vrai, répondit Camille en rougissant. Ah ! mon ami, si vous daignez admettre à votre table la personne à qui je réserve la portion de Dieu, que vous me rendriez heureuse ?

— A ma table ? que signifie ? et de qui voulez-vous parler ?

— Je n'ose vous le dire...”

Camille s'était levée ; debout auprès de son mari, elle lui tenait la main, les enfants la regardaient avec inquiétude, les domestiques s'étaient retirés.

“ Parlez ! dit encore M. Vernon.

— Mon ami, tous vos enfants ne sont pas ici... et cependant... c'est un repas de famille !

— Que veulent dire ces paroles ? Si tous mes enfants ne sont pas ici, est-ce de ma faute ? ai-je manqué d'amour et de vigilance ? ai-je renoncé aux devoirs d'un père ? n'est-ce pas elle, elle, qui a abdiqué les droits et la tendresse d'une fille ?

— Elle était égarée... elle est repentante ! Si vous n'avez pas renoncé aux affections d'un père, pardonnez à votre pauvre enfant !

— Vous l'avez donc vue ? elle est donc retrouvée ? s'écria M. Vernon avec un élan impétueux, et des larmes coulaient sur ses joues comme une pluie d'orage.

— O mon père ! dit Stéphanie en ouvrant la porte d'un petit office où elle avait tout entendu ; mon père bien aimé !”

Et incapable de se soutenir, elle tomba à genoux devant M. Vernon. Camille avait pris par la main le petit Philippe, et les enfants s'empresaient autour de lui.

“ Laissez-moi ! laissez-moi ! dit M. Vernon à sa fille en la repoussant ; je pourrais oublier votre ingratitude envers moi, mais non pas vos offenses envers ma femme !